

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie
Band: 37 (2011)
Heft: 3

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Recensions critiques = Book reviews

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Buchbesprechungen / Recensions critiques / Book Reviews

Die Auswahl der Bücher zur Rezension behalten sich die Redaktion und die beiden für diese Rubrik Verantwortlichen vor. Unverlangt eingesandte Buchbesprechungen werden nicht veröffentlicht.

Le choix des livres qui font l'objet d'une recension critique est effectué par la rédaction et par les deux responsables de cette rubrique. Les recensions non sollicitées ne sont pas publiées.

Books to be reviewed are selected by the Editor and the two Book Review Editors. Unsolicited reviews are not published.

Cefaï, Daniel (ed.): *L'engagement ethnographique*. Paris: Éditions de l'EHESS, coll. « En temps & lieux ». 2010. 638 p.

Après *L'enquête de terrain* (La Découverte, 2003), *L'engagement ethnographique* poursuit la diffusion des acquis de la sociologie qualitative anglo-saxonne. Les six cents pages de l'ouvrage collectif prouvent une fois encore la vitalité et la pluralité des réflexions actuelles sur la pratique ethnographique. Le livre est d'une part un *reader* qui contient neuf articles traduits. D'autre part, les sept auteurs-traducteurs (Daniel Cefaï, Paul Costey, Édouard Gardella, Carole Gayet-Viaud, Philippe Gonzalez, Erwan Le Méner, Cédric Terzi) offrent une interrogation élargie sur les postures ethnographiques anglo-saxonnes et leur réception. Cette entreprise collective s'incarne dans neuf introductions (une par article traduit) pouvant se lire comme des textes autonomes et offrant des synthèses claires, mais aussi des « prises de position sur les enjeux essentiels de l'ethnographie » (p. 11). Cette forme d'enquête y est traitée, non comme une pratique spontanée dont les seuls écrits volumineux seraient les monographies, mais bel et bien comme une méthodologie exigeante qui nécessite une exploration de l'expérience de recherche, des temps de recul, la description des habitudes formelles et analytiques, ainsi que la relecture des classiques. Par souci de suivre les étapes de la production du savoir ethnographique,

l'ouvrage se structure en trois dimensions de l'engagement sur le terrain.

La première partie interroge l'« engagement dans l'enquête » comme fabrique de l'écrit ethnographique. Les trois textes procèdent par une même stratégie : considérer les ressources analytiques de l'ethnographie (dont l'observation et la description) comme des thèmes de recherche. « Du comment au pourquoi » par Jack Katz (ch. 1) pose d'emblée ce qui peut se comprendre comme le fil rouge de l'ouvrage : un itinéraire réflexif dans la diversité des manières de faire (de) l'ethnographie. Procédant par mise en abîme, Katz spécifie les caractéristiques stylistiques et les jugements sur le genre littéraire que constituent le compte-rendu de terrain et l'analyse des données observationnelles. Il met ainsi en évidence le « sens commun de la bonne présentation des données » (p. 68), montrant comment l'incongruité est un principe révélateur de l'explication chez Garfinkel ou encore comment l'organisation des données dans une forme temporelle nourrit le style de « l'histoire naturelle » au cœur de la sociologie de Chicago. À travers l'exemple de l'ethnographie, souvent accusée de se limiter au travail descriptif, Katz questionne en fait le processus d'administration de la preuve à l'oeuvre dans toute analyse sociologique. Il invite à y voir les articulations causales entre description (le « comment ») et explication (le « pourquoi »).

Dans la même veine réflexive sur la pratique d'écriture, Robert M. Emerson,

Rachel I. Fretz et Linda L. Shaw s'interrogent dans « Prendre des notes de terrain » (ch. 2) sur le maintien de la perspective des enquêtés au centre du travail de prise de notes et d'analyse. Pour eux, la communication des significations locales constitue « l'un des plus grands défis de l'écriture ethnographique » (p. 130). Le passage du terrain aux comptes-rendus des situations sociales s'effectue par des opérations de « catégorisation » dont il faut interroger les arrière-plans et le rôle dans l'expérience ethnographique. En effet, si les ethnographes, tout comme les membres, ont recours aux catégories pour appréhender le monde social, se pose alors la question de savoir comment articuler ces différentes formes de catégorisation.

La première partie se clôt avec « Dire le code du détenu » de D. Lawrence Wieder (ch. 3) qui illustre la « respécification ethnométhodologique ». L'étude du « code » des détenus procède par l'analyse de sa mise en œuvre comme schéma interprétatif et explicatif dans les interactions situées, nous amenant par l'exemple à envisager que l'intelligibilité du code (et de tous les phénomènes) est d'abord une réalité pratique des enquêtés, avant de se poser comme problème théorique pour l'enquêteur. Par prolongement, l'objectivité n'est pas seulement une posture énonciative du scientifique, mais une pratique située qu'il s'agit d'enquêter, dans les écrits ethnographiques comme dans le processus d'écriture.

Si la première partie se situe dans le rapport entre l'écrit ethnographique, le monde dont il rapporte les phénomènes et les procédés de factualisation, la deuxième s'intéresse à l'« engagement sur un site » et convoque des auteurs autour de l'« élargissement », dans le temps et l'espace, de la pratique d'enquête. Au premier plan, il s'agit de resituer la place des personnes et des situations dans les réseaux auxquels elles appartiennent. Les trois articles de cette partie revendiquent ainsi une place pour l'ethnographie dans la mondialisation et dans la réflexion sur les processus engagés par la mondialisation. Or le manque de lisibilité immédiate des phénomènes globaux dans

les situations met à l'épreuve les méthodes empiriques. Convoquant des perspectives en termes de « processus », de « réseau », de « monde » et d'« histoire », les auteurs appellent à reformuler les héritages de l'école de Chicago pour s'engager dans l'analyse de la globalisation et des phénomènes qui dépassent l'ordre de l'interaction.

Dès l'ouverture de « Une ontologie pour l'analyse ethnographique des processus sociaux » (ch. 4), Andreas Glaeser voit dans l'ethnographie une manière de « représenter la vie sociale comme un processus » (p. 242). S'appuyant sur le « tournant processuel », il ambitionne « d'élargir l'étude de cas élargie » en s'écartant du modèle du face-à-face pour engager un modèle de l'action distante dans le temps et l'espace. L'attention portée au-delà de l'acte situé observé amène à une critique de l'« étude de cas » pour lui préférer la perspective selon laquelle « un bon site de terrain est un théâtre de processus » (p. 269) qui, du singulier, donne à voir du général. Les « organisations formelles », telle la police, sont alors les sites privilégiés pour ethnographier les processus. De l'étude synchronique de la morphologie sociale, l'ethnographe s'oriente donc vers l'analyse d'un processus social, c'est-à-dire une perspective diachronique sur les équilibres et les changements dans un système.

La dimension diachronique est affirmée avec encore plus de force dans « Revisiter les terrains » de Michael Burawoy (ch. 5). À partir du dilemme de l'anthropologue qui change dans un monde qui change, l'auteur constate que si la sociologie a connu un tournant historique, l'ethnographie est restée ancrée dans le présent. Il propose alors de renforcer la perspective historique et processuelle par la notion de « revisite ethnographique ». Celle-ci a lieu « lorsqu'un ethnographe entreprend une observation participante [] avec l'ambition de comparer son site avec le même site, déjà étudié par ailleurs, que ce soit par lui ou par quelqu'un d'autre » (p. 296). Pratiquée par Burawoy sur les lieux enquêtés par Donald Roy trente ans avant lui, la revisite est présentée comme l'un des outils, avec l'étude

de cas élargie, pour constituer une « ethnographie réflexive ». Nourrie par l'anthropologie sociale de Manchester, cette approche revendique de s'« armer de théorie » pour élaborer des « correctifs » contre la « niche scientifique » (p. 301) de la microsociologie.

Si l'élargissement au contexte global s'effectue chez Burawoy par l'histoire, elle procède dans « Ethnographie du/dans le système-monde », de George E. Marcus (ch. 6), par une ethnographie « multisituée » dont l'objet est « la formation culturelle produite sur plusieurs scènes différentes, plutôt que la condition d'un ensemble particulier de sujets » (p. 376). En réponse à la transformation mondiale des lieux de production culturelle, Marcus défend la nécessité de « réenracine[r] le local dans le global » (p. 372) et ainsi renouer avec l'expérience sensible du système. En d'autres termes, développer une approche ethnographique des processus de mondialisation. Suivant ce projet, il présente quatre « arènes interdisciplinaires » où se joue la constitution d'une telle perspective : *media studies*, *social studies of science and technology*, *cultural studies* et *development studies*. L'article se conclut sur l'esquisse d'un « ethnographe en activiste circonscié » (p. 394) que la pratique multisituée contraint à des loyautés multiples et contradictoires.

L'injonction de se situer dans les réseaux étudiés offre la transition vers la troisième partie de l'ouvrage. Celle-ci interroge l'« engagement dans la cité » et les liaisons entre causes académiques et causes politiques. Plus spécifiquement, la place des activités de recherche et d'expertise scientifique est questionnée dans les contextes du militantisme et de la défense des droits. Dans « Écrire contre la culture » (ch. 7), Lila Abu-Lughod, s'inscrivant dans les mouvements féministes et postcoloniaux, critique la vision unifante à l'excès qui nivelle le vécu pour lui substituer un ensemble de traits culturels. Focalisée sur les liens du proche, elle élabore la description comme moyen de « bousculer le concept de culture et enrayer la fabrique de l'altérité » (p. 435). Ses stratégies textuelles contre le langage de la généralisation forment une

« ethnographie du particulier » (p. 434) qui, en voulant montrer « les similitudes de nos vies à tous » (p. 443), rallie stratégiquement la philosophie humaniste comme langage de l'égalité.

L'écriture et le langage ne sont pas les seules entrées dans la cité. Dans « De l'ethnographie à l'engagement » (ch. 8), Kim Hopper affirme d'emblée que « le travail ethnographique reste inachevé s'il s'en tient seulement au moment de la description et du commentaire » (p. 475). L'expertise conduit selon lui à l'obligation de prendre la parole publiquement. Le savoir pour l'action prend chez Hopper la forme d'une posture assumée d'engagement civique pour la défense des droits des sans-abris, problématisant les horizons de la valeur juridique des documents et des témoignages produits par l'ethnographe. Dans son introduction à l'article, D. Cefaï y voit la base d'un « pragmatisme ethnographique » (p. 469) comme « éthique des circonstances et des conséquences » quant au positionnement du chercheur sur le terrain.

Si la posture militante de Hopper pose des dilemmes à la posture du chercheur, le dernier chapitre y répond par la traduction *in extenso* du « code d'éthique » de l'Association américaine de sociologie (ch. 9). Instauré en 1997, il situe l'ampleur prise outre-Atlantique par les questions déontologiques. L'introduction de chapitre, intitulée « Codifier l'engagement ethnographique ? » (D. Cefaï), se positionne dans le débat sur l'introduction d'un code similaire au sein de l'Association française de sociologie.

L'engagement ethnographique rassemble des exemples « lumineux » (au sens que Katz confère à ce qualificatif) qui mettent au jour nos habitudes dans le rapport au terrain et à l'écrit, nos usages des méthodes qualitatives et nos tentatives d'en tirer des systématisations partageables. L'ouvrage est ainsi traversé par un leitmotiv réflexif : « C'est en cela, aussi, que le travail de terrain est une « expérience ». L'ethnographe s'interroge sur ses propres activités, sur leurs conditions de possibilité, sur les modalités pratiques de leur réalisation, sur leurs implications épistémologiques et

théoriques, sur les conséquences dont elles sont porteuses pour le chercheur, ses informateurs et leurs environnements. L'ethnographe porte souvent un regard ethnographique sur lui-même » (p. 11).

Or, l'invitation à la réflexivité est devenue elle aussi un procédé routinier qu'il s'agirait d'interroger – à quand une ethnographie des formes de la réflexivité en ethnographie? –, notamment dans sa tendance à faire oublier les disjonctions entre auteurs se réclamant de la méthode ethnographique. Bien qu'il assume un pari de morcellement, l'ouvrage converge bel et bien vers des manières communes de dire l'expérience de terrain : enquêter comme activité pratique et ensemble de compétences, comme étape d'une réflexion élargie et comme action engagée sur un site. En interrogeant ainsi la production, la factualisation et la réception des travaux ethnographiques, l'ouvrage impulse également une orientation politique et morale au débat sur l'enquête de terrain. Il se fait le promoteur d'un « tournant pragmatiste en sciences sociales » (p. 592), dans lequel le travail d'écriture et de prise de parole de l'ethnographe est perçu comme indissociable d'un positionnement dynamique entre « terrain d'enquête » et « terrain d'action ». En d'autres termes, « le savoir ethnographique est devenu, bon gré mal gré, un acteur de la vie publique » (p. 598). Loin de la seule explicitation méthodologique, les lecteurs seront donc satisfaits de trouver – entre autres dans les introductions proposées par les traducteurs – des réflexions sur les implications sociales de la production ethnographique.

Michaël Meyer
Université de Lausanne
Laboratoire de sociologie
michael.meyer@unil.ch

Hammer, Raphaël: *Expériences ordinaires de la médecine. Confiances, croyances et critiques profanes*. Zurich : Seismo. 2010. 235 p.

Fondé sur une étude des expériences profanes de la médecine, l'ouvrage propose une réflexion sur le statut de l'institution médicale dans le contexte contemporain. Le choix de cerner « les ressorts, les contours et les modalités de la croyance profane dans la médecine au travers de l'expérience concrète qu'en font les profanes » (p. 12) tient au fait que la maladie n'est pas l'unique médiation du rapport à la médecine. Comme le signale l'auteur, les « attitudes du patient ordinaire sont non seulement porteuses des tendances sociales et des changements normatifs, mais aussi le lieu d'observation de ce qui reste stable, de ce qui résiste à ces changements. » (p. 14). Les contours de la légitimité médicale sont identifiés par une analyse approfondie portant sur trois aspects : les attitudes de patients ordinaires à l'égard de la médecine, la relation patient-médecin, et la place des médecines hétérodoxes dans la médecine officielle. Menée au début des années 2000, l'étude s'appuie sur des entretiens semi-directifs auprès d'hommes actifs âgés de 40 à 60 ans. L'échantillon se compose de travailleurs manuels, d'employés de bureau et d'instituteurs ayant des contacts occasionnels avec des généralistes.

Dans le premier chapitre, l'auteur propose une « grille de lecture » pour l'analyse du rapport des profanes à la médecine qui puise dans un vaste corpus de connaissances sociologiques. Cette grille tient compte des changements récents de l'institution médicale et du rapport soigné-soignant : déclin de l'aura des médecins, récriminations croissantes adressées au corps médical, diversification des attentes et des ressources des patients. La représentation du patient a elle aussi connu des mutations notables. La « figure du malade ignorant et docile fait place à la figure dominante d'un malade « moderne » ne se fiant plus aveuglément au savoir médical, plus autonome dans ses choix thérapeutiques,

plus exigeant et mieux informé, plus enclin à se soigner par ses propres moyens, soucieux de sa santé et moins hésitant qu'auparavant à contester le point de vue de la profession médicale» (p. 51).

L'examen de l'image que les profanes se font de la médecine contemporaine, objet du chapitre 2, montre que la légitimité médicale demeure élevée. En cas de problèmes de santé, s'adresser à une personne possédant le titre de docteur va davantage de soi que consulter un-e thérapeute alternatif. Par ailleurs, le recours aux médecines hétérodoxes est subordonné au contrôle de l'institution médicale (chapitre 4). Mais la médecine n'est pas à l'abri de remises en cause. Les discours contestataires sont toutefois contestataires minoritaires et portent davantage sur l'organisation du système de soins, le rôle des assureurs, le pouvoir des firmes pharmaceutiques, etc., que sur les compétences et le savoir médical.

Les expériences ordinaires des profanes (chapitre 3) sont appréhendées à partir de l'analyse de la relation patient-médecin et de la confiance. La figure du professionnel qui se dégage des récits est fort éloignée de l'image du praticien s'appuyant sur son savoir et imposant ses normes et ses conceptions que Parsons et Freidson mettent en scène dans leurs ouvrages. « La tendance est désormais à une relation plus équilibrée et plus humanisée » (p. 119). Par ailleurs, la « diffusion accrue des connaissances savantes dans l'espace public et la familiarisation de tout un chacun avec le monde de la médecine » (p. 120) ont contribué à démythifier le travail médical. La relation thérapeutique s'inscrit clairement dans un processus de démocratisation, dans le sens où le profane attend un traitement d'égal à égal de la part de l'expert d'une part, et où le statut social du praticien s'est « banalisé » d'autre part. La figure du patient fait écho à un individu « actif ». Les attentes des profanes et les liens qu'ils nouent avec le corps médical sont toutefois diversifiés : certains interlocuteurs formulent des exigences et courent, ce faisant, le risque de susciter des tensions avec le professionnel, alors que d'autres sont plus

en retrait face aux décisions de l'expert et lui délèguent la prise de décision.

Le point fort de l'étude de R. Hammer réside dans une analyse éclairante de la confiance, un angle mort de la recherche. La confiance « revient en quelque sorte pour le profane à accepter sa position de vulnérabilité et son incapacité à juger véritablement de la valeur du professionnel » (p. 124). De fait, le patient fait un pari sur les compétences professionnelles et la bienveillance du médecin à son égard. Enfin, la confiance permet au profane de « s'engage[r] dans une relation avec son médecin dans un esprit serein et non conflictuel » (p. 124). L'auteur distingue cinq types de confiance : cléricale, pragmatique, professionnelle, affinitaire et rationnelle. Ces types sont étroitement liés au profil socioprofessionnel des interlocuteurs, à la fréquence des contacts avec le monde médical, à la trajectoire biographique ou encore à la nature de l'expérience médicale. Ils reflètent ensuite la diversité des attentes des profanes à l'égard de la médecine et les conceptions qu'ils se font du « bon professionnel », mais aussi l'hétérogénéité des manières dont le patient envisage sa place dans la relation thérapeutique. Ainsi, les deux premières formes de confiance concernent essentiellement les travailleurs manuels et sont proches du modèle parsonien de la relation patient-médecin marqué par une asymétrie cognitive. Face à l'expert, le profane adopte une posture de retrait, délègue à l'expert la prise de décision, et *in fine* lui fait confiance. Les trois autres formes de confiance s'observent parmi les employés et les instituteurs et renvoient à des patients « actifs ». Les profanes expriment des attentes précises à l'égard des experts : leur intervention doit se cantonner strictement aux troubles organiques (confiance professionnelle); leur champ d'action n'est pas limité a priori et ils doivent être disponibles et à l'écoute (confiance affinitaire); le médecin, considéré comme un être faillible, doit répondre aux questions et demandes des patients (confiance rationnelle). La confiance se décline donc au pluriel, mais rime de moins en moins avec un patient passif. Si cette pluralité renvoie

à « des manières variées de concevoir le rôle de généraliste, de définir le bon médecin, de reconnaître son autorité ou encore de juger de son savoir, de son statut d'expert » (p. 166), elle atteste en même temps de la légitimité de la médecine.

En inscrivant les figures du profane actif, critique, voire contestataire dans un contexte normatif favorable à la médecine, R. Hammer souligne bien que la relation profane – expert est fort éloignée de celle qu'ont décrit Parsons et Freidson. Il est toutefois regrettable que l'auteur n'ait pas exploré la relation thérapeutique et les types de confiance sous le prisme du genre. Différentes recherches mettent en effet au jour l'existence d'une double asymétrie dans la relation thérapeutique, lorsque le patient est une femme et le praticien un homme d'une part, mais aussi dans le cas où la médecine est exercée par une femme et que le profane est de sexe masculin. Outre l'asymétrie cognitive, il convient de prendre également en considération l'asymétrie liée aux rapports sociaux de sexe. Les attentes à l'égard des médecins sont-elles identiques selon que l'on a affaire à un homme ou à une femme? La manière dont le profane envisage sa place dans la relation thérapeutique est-elle égale face à une praticienne ou un praticien? Bien que l'auteur souligne la composition sexuée de la population étudiée,¹ il fait l'impasse sur l'appartenance de sexe des médecins. La confrontation des résultats de son étude avec ceux issus des travaux menés dans une perspective de genre aurait très certainement enrichi la réflexion sur les expériences ordinaires de la médecine.

Magdalena Rosende
Université de Lausanne
Institut des sciences sociales
1015 Lausanne
Magdalena.Rosende@unil.ch

¹ La constitution de l'échantillon tient au fait que la plupart des recherches sur les pratiques de santé portent sur des populations féminines (14).

Meyer, Franziska: *Der Weg entsteht im Gehen. Eine qualitative Einzelfallstudie zur Raumwahrnehmung und Mobilität von Jugendlichen mit Down-Syndrom.* Frankfurt am Main: Verlag Peter Lang. 2010. 231 S.

Öffentlicher Raum – dies haben raumsoziologische Forschungen gezeigt – darf nicht als Gefäß gedacht werden, in dem sich soziale Akteure einfach nur aufhalten. Raum wird vielmehr durch das Handeln gut sozialisierter Akteure interaktiv hergestellt und verfestigt dieses Handeln in seinen materiellen Strukturen, welche dann wieder individuelles und gruppenhaftes Handeln ermöglichen. Als Voraussetzung und Produkt sozialen Handelns spiegelt Raum somit gesellschaftliche Machtverteilungen und Exklusionen wider. Daher kommt es, dass wir als gut sozialisierte Gesellschaftsmitglieder in unserer subjektiven Erfahrung von Raum bestimmte andere Kategorien von Gesellschaftsmitgliedern an den meisten Orten nicht vorfinden und sich dieselben an eben diesen Orten nicht zurechtfinden.

Franziska Meyer untersucht basierend auf 4 beziehungsweise 5 Einzelfallstudien wie Jugendliche mit Down-Syndrom den öffentlichen Raum wahrnehmen: Wie hoch ist ihre selbstständige Mobilität? Wie gross ist ihr Aktionsradius? Wie repräsentieren sie den öffentlichen Raum? Wie erschliessen sie sich Wege? Dabei will das Buch ausbaufähige Potentiale aufzeigen, um die Mobilität von Jugendlichen mit Down-Syndrom deutlich zu verbessern, und stützt sich dabei auf sozialgeografische Theorien und auf eine von den Disability Studies informierte Heilpädagogik.

Von den Disability Studies übernimmt Meyer die Kritik an bestehender sonderpädagogischer Forschung, die sich auf Diagnose und Therapie fokussiert hat.

Auch ihre Aufdeckung eines normalistischen Begriffs vom autonomen Akteur im öffentlichen Raum, wie er etwa hinter der schweizerischen Strassenverkehrsordnung steckt, ist im Sinne der Dekonstruktion

von Normalität wie sie die Disability Studies anstrebt: Das lesende Benutzen von Automaten, Fahrplänen, Stadtplänen und kartografischen Darstellungen, sowie das Lokalisieren von End- und Zielpunkten auf einer Karte setzt eine bestimmte Art geographischen Wissens voraus. Meyers partizipative Forschungsmethode ist ebenfalls ausgezeichnet kompatibel mit der Grundausrichtung der Disability Studies, wenn sie die in ihrer Studie beteiligten Jugendlichen mit Down-Syndrom als «Forschungspartner/innen» und als «Expert/innen in eigener Sache» auffasst. Darüber hinaus konstatiert sie im Einklang mit den Disability Studies Behinderung als Benachteiligung und im konkreten Fall als räumliche Segregation und Exklusion von Menschen mit Down-Syndrom. Neben den physiologisch-neurologischen Diagnosen im Zusammenhang der sonderpädagogischen Episteme (Hypotonie, Dyskinesie, schwächere und langsamere Reaktivität, eingeschränkte Situationsangemessenheit des Verhaltens), die als eingeschränkte intellektuelle und kognitive Fähigkeiten allgemein bewertend zusammengefasst werden, sind deutliche Etikettierungs- und Stigmatisierungsphänomene zu konstatieren. Diskriminierungserfahrungen und Missbrauch nennt Meyer hier ebenso wie «Wahrnehmungskonzentrationen» auf segregierte, sehr kleine Raumausschnitte wie das eigene Zuhause, die engste Nachbarschaft und den Schul- bzw. Arbeitsbereich, die zu einer Reduktion der sinnlich-räumlichen erfahrbaren Welt führen. Dies äussert sich in einer «Durchorganisierung» des Alltags in institutionellen Schonräumen, in der Einschränkung des spontanen Spielkontakts mit Nachbarkindern und in der Abhängigkeit von Erwachsenen, vor allem Eltern und Lehrern, was zu Überbehütung führt. Mobilität und Aktionsradius der Jugendlichen mit Down-Syndrom sind durch diese Faktoren mithin als stark eingeschränkt zu betrachten. Präsenz in öffentlichen Räumen ist allerdings Voraussetzung für Teilhabe.

Innerhalb der Sozialgeografie schliesst Meyer an handlungstheoretisch orientierte mikroanalytische Konzepte der Wahrneh-

mungsgeografie an, welche die alltäglichen Wahrnehmungs- und Aktionsräume der jeweiligen Akteure untersucht. Diese «zeigen, dass die Umweltwahrnehmung nicht eine passive Widerspiegelung der Wirklichkeit ist, sondern ein aktiver, kontextabhängiger Konstruktions-, Interpretations- und Selektionsprozess» (S. 18). Meyers Ansatz geht jedoch über den klassischen Korpus solcher Studien hinaus, indem er Umweltwahrnehmung und -bewertung nicht nur als mentalen Prozess, sondern auch als sensorisch verkörpertes Erkennen und wahrnehmungshaft fundiertes Wissen auffasst. Menschen mit Down-Syndrom galten aus diesem theoretischen Blickwinkel heraus bisher als perspektivlos. Hier füllt die Autorin eine Wissenslücke, denn, da die «subjektive Perspektive von Menschen mit Down-Syndrom in den bestehenden Konzepten und Theorien zur Raumwahrnehmung und Raumorientierung bislang unberücksichtigt geblieben ist, haben wir keine Erkenntnisse über ihr räumliches Wissen, ihre Orientierungsfähigkeit und ihre Raumbilder» (S. 19).

Besonders besticht Meyers Arbeit aber durch ihren kreativen Einsatz ethnografischer und visueller Methoden, und dadurch, wie sie diese an die vorfindlichen Potentiale der Jugendlichen mit Down-Syndrom anzupassen weiss, welche verbal-sprachlich zum Teil nur schwer und umwegreich kommunizieren können. Dies macht die Studie auch für eine Soziologie relevant, der es zum einen um die adäquate ethnografische Erkundung fremder Lebenswelten und zum anderen um eine hermeneutische Rekonstruktion non-verbalen, in diesem Fall visuell basierten Wissens geht. Denn bereits vorliegende Studien konstatieren bei Menschen mit Down-Syndrom ein ausgeprägtes visuelles Gedächtnis. Meyers Studie zeigt, dass dieses Potential der Jugendlichen mit Down-Syndrom bei der Raumwahrnehmung und Raumorientierung noch weit grösser ist als bisher angenommen.

Die eingesetzten Methodiken umfassen zunächst explorative Interviews mit den Jugendlichen, ihren Aktionsradius messen-

de Aufzeichnungen ihrer Bewegungen im öffentlichen Raum mit Hilfe eines GPS-Gerätes, da die «Forschungspartner/innen» kein Mobilitäts-Tagebuch führen können, und spontane Stehgreifzeichnungen als Realisierungen von «Mentalen Maps» sowie diese begleitende Interviews. Sind die materiellen Produkte der Stehgreifzeichnungen auch eher spärlich, so wird durch begleitende Gesten und Kommentare deutlich, dass die mentalen Repräsentationen der zurückgelegten Routen detailreich und komplex sind. Die Jugendlichen mit Down-Syndrom bauen also eine innere Repräsentation ihres Schulweges auf.

Weiterhin unternimmt Meyer Wahrnehmungsspaziergänge mit den Teilnehmern. Im nahen Wohnumfeld zeigen diese im Kontrast zu der Bewältigung des oft langen Schulwegs interessanterweise, dass Jugendliche mit Down-Syndrom ihr «Routenwissen» hier zu einem «Überblickswissen» ausbauen. Sie «waren in der Lage, mich auf verschiedenen Wegen durch (...) ihr Dorf zu führen und konnten mir aus unterschiedlichen Perspektiven zeigen, wo ihr Elternhaus lag. Dies weist darauf hin, dass sie über eine Gesamtrepräsentation dieses Gebietes (...) verfügen. Dieses Wissen haben sie sich (...) angeeignet, indem sie ihre Wohngegend (...) auf unterschiedlichen Pfaden durchstreift und es geschafft haben, diese Wege miteinander zu verbinden» (S. 201 f.).

Darüber hinaus entwickelt Franziska Meyer «Fotografie als partizipative Methode», indem sie ihre «Forschungspartner/innen» eine Fotodokumentation ihres Schulweges anfertigen lässt sowie dessen Rekonstruktion im Gespräch vornimmt. Auffallende Details und Motive – oft farblicher Art – wie Häuser, Hausnummern, Briefkästen, Hydranten, Schilder an Zaunecken, Einmündungen von Nebenstrassen, Gullys, Kreuzungen, Schilder mit Piktogrammen, Bushaltestellen und Stempelautomaten sind auf diesen Fotografien abgebildet und werden als «Landmarken» von den Teilnehmern zu Abfolgen angeordnet. Strategien, welche die «Forschungspartner/innen» zur Landmarken-

konstruktion anwenden, sind: Abbildungen von Abzweigungen, Hinweise auf Seiten- oder Richtungswechsel (eine Partnerin inszeniert hierzu Bodenansichten inklusive ihrer eigenen Füße) und Hinweise auf die zu benutzenden öffentlichen Verkehrsmittel.. Dabei macht Meyer überzeugend deutlich, dass die «Forschungspartner/innen» ein klares Konzept ihrer Wege entwickeln und diese «Mental Map» als geordnete Sukzession aufbauen. Sie bewegen sich hier allerdings nicht in einem «allozentrischen Referenzrahmen», sondern bauen ihre «Mental Maps» «egozentrisch» auf: «Ihre Wege entstanden (...) im Gehen und führten sie von einer Landmarke zur anderen» (S. 201).

Nachdem der sichere Umgang mit dem neuen Medium gewährleistet ist, erstellen die «Forschungspartner/innen» die Fotodokumentation eines von ihnen erstmals begangenen neuen Weges, welche sie in einem «individuellen visuellen Reiseführer» festhalten. Mit dessen Hilfe wird abschliessend der neue Weg gemeinsam mit der Forscherin begangen. Meyer belegt von vielen Abbildungen unterstützt, dass die «Forschungspartner/innen» sich anhand der in ihrem Reiseführer der Sukzession der Route folgenden Fotos einen neuen Weg erschliessen, indem sie die Fotos und deren Reihenfolge zuhause memorieren oder auch während der Begehung zu Rate ziehen. So finden sie ihr Ziel ohne fremde Hilfe wieder. Kriterien für die gezielt ausgesuchten fotografischen Landmarken sind Wichtigkeit und Unterscheidbarkeit. Eine Strategie zur Bewältigung «unübersichtlicher Stellen» ist das Anfertigen vieler fotografischer Hinweise. Franziska Meyer summiert: «Abschliessend lässt sich festhalten, dass sich die Strategie der Jugendlichen mit Down-Syndrom, sich Wege zu erschliessen, kaum von nichtbehinderten Benutzer/innen des öffentlichen Raumes unterscheidet. Sie wählen ihre Orientierungshilfen aufgrund eigener Erfahrungen und subjektiven Bedeutungsgebungen aus und sind fähig, sich auf diese Weise ein Routenwissen anzueignen. Da sie von einer egozentrischen Perspektive ausgehen, gelingt

es ihnen allerdings nicht, gleichzeitig auch ein Überblickswissen zu erlangen. Aufgrund der Ergebnisse der vorliegenden Untersuchung lässt sich jedoch die These formulieren, dass Jugendliche mit Down-Syndrom grundsätzlich in der Lage sind, sich dieses Überblickswissen durch eigentätige Exploration und die Erweiterung ihres Erfahrungsspielraums anzueignen» (S. 202).

Politisch fordert Meyer für Menschen mit Down-Syndrom konsequent die Inklusion in die Gesellschaft, was hier den Zugang und die Nutzung von öffentlichen Räumen meint. Als praktisch implizierte Folgerungen und Forderungen schliesst das Buch mit einem Plädoyer für eine erweiterte Mobilitätserziehung, für eine Erweiterung des Curriculums um den pädagogischen Einsatz der Fotografie, und für eine behindertengerechte Gestaltung des öffentlichen Verkehrssystems, wie etwa die farbliche Kennzeichnung von Fahrzeugen, an der sich Leseunkundige orientieren können.

Inwieweit Meyers Ergebnisse auf eine grössere Zahl von Menschen mit Down-Syndrom übertragbar ist, müssen wegen der grossen Heterogenität dieser Gruppe weitere Forschungen und vor allem praktische Anwendungen ihrer Anregungen zeigen. Auch hier gilt: Der Weg entsteht im Gehen.

Das reich mit den von den «Forschungspartner/innen» aufgenommenen Fotos bebilderte Buch ist eine Empfehlung nicht nur für Sonderpädagog/innen und Sozialgeograf/innen, sondern auch für Soziolog/innen, die an der Erkundung fremder Welten interessiert sind, und die Wissenssoziologie nach dem *iconic turn*, *body turn* und *sensorial turn* in Methoden und Gegenstandsbereich von einem kognitivistisch bestimmten Paradigma zu einer die Materialität von Körpern, Artefakten und Sinnen einbeziehenden Disziplin fortentwickeln wollen. Was Franziska Meyer exemplarisch für eine visuelle Soziologie demonstriert, kann übrigens auch für Soziolog/innen und Soziologen/innen anregend sein, die sich mit akustischer Orientierung oder taktiler Handhabung gegenständlich befassen.

Dr. Siegfried Saerberg
Dreisbacher Höhe 6
51674 Wiehl
Deutschland
siegfriedsaerberg@gmx.de

Wolf, Christof und Henning Best (Hrsg.): Handbuch der sozialwissenschaftlichen Datenanalyse. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften. 2010. 1098 S.

Das von Christof Wolf und Henning Best herausgegebene *Handbuch der sozialwissenschaftlichen Datenanalyse* bietet einen umfassenden und fundierten Einblick in die verschiedensten multivariaten Analyseverfahren. Mit einem Umfang von fast 1100 Seiten und 40 Beiträgen (!) ist das umfangreiche Werk derzeit sicher der vollständigste vorliegende Sammelband zu quantitativen Methoden im deutschsprachigen Raum. Und das nicht allein aufgrund seiner thematischen Vielfalt, die ohne Zweifel beachtlich ist, sondern vor allem wegen seiner im Gegensatz zu anderen, ähnlichen Monografien oder Handbüchern nicht nur rein anwendungsbezogenen Darstellungsweise der statistischen Verfahren. So vielfältig wie die inhaltlichen Themengebiete, die unter dem Oberbegriff der sozialwissenschaftlichen Datenanalyse subsumiert werden können, so interdisziplinär sind auch die Autorinnen und Autoren, die an diesem Sammelband mitgewirkt haben. Entsprechend reicht das Spektrum der vorgestellten Verfahren von typischerweise in der soziologischen, psychologischen oder politikwissenschaftlichen Forschung verwendeten Methoden, bis hin zu Techniken, die auch in den Wirtschaftswissenschaften und der Volkswirtschaftslehre Anwendung finden.

Das Handbuch liefert einen äusserst hilfreichen Leitfaden für verschiedenste Techniken und Methoden, die im Rahmen der sozialwissenschaftlichen Datenanalyse angewendet werden können. Das gilt sowohl für die konfirmatorische Vorgehensweise,

deren Ziel es ist, bestehende theoretische Ansätze und Konzepte zu testen, wie auch für explorative datenanalytische Verfahren, die dazu dienen, bestehende Muster und Beziehungen in den Daten zu beschreiben und aufzudecken. Vor diesem Hintergrund werden die Leser des *Handbuchs der sozialwissenschaftlichen Datenanalyse* in sechs thematischen Abschnitten «an die Hand» genommen und in die «Geheimnisse» des sozialwissenschaftlichen Forschungsprozesses «eingeweiht».

Weil im Mittelpunkt der Forschungsinteressen quantitativer Studien die Aufdeckung kausaler Zusammenhänge steht, ist diesem Thema ganz zu Beginn des Buches ein eigenes Kapitel gewidmet. Im zweiten Teil werden die zentralen Grundlagen der Datenanalyse vermittelt, die den Ausgangspunkt eines jeden empirischen Forschungsprozesses bilden. Neben der Datengewinnung und -aufbereitung, zählen die Vermittlung uni- und bivariater Statistiken und grafischer Auswertungen genauso zu den Grundkenntnissen, wie Techniken, die sich mit der Datenbereinigung (fehlende Werte und Gewichtung) oder dem statistischen Schliessen befassen. Um möglichst genaue Ergebnisse zu erhalten, ist es unerlässlich, dass Gütekriterien und Messinstrumente im Forschungsprozess nicht ausser Acht gelassen werden. Daher widmet sich der dritte Teil des Buches zunächst der Reliabilität, Validität und Objektivität von Messverfahren, bevor er die unterschiedlichen Formen der Skalierung (Thurstone, Likert, Guttman und Mokken) sowie die Item-Response-Theorie anschaulich vermittelt. Es folgen verschiedene Verfahren, die der besseren Datenstrukturierung, Vereinfachung bzw. (grafischen) Veranschaulichung dienen, wie die Hauptkomponenten- und explorative Faktorenanalyse, die Korrespondenzanalyse sowie die multidimensionale Skalierung. Der vierte Teil befasst sich dann, wie die folgenden Abschnitte auch, mit spezifischen statistischen Verfahren, die den eigentlichen Kern der sozialwissenschaftlichen Datenanalyse ausmachen. Dabei werden zusätzlich zu den bereits behandelten hauptkompo-

nentenanalytischen Verfahren zwei weitere statistische Techniken präsentiert, die für die explorative Datenanalyse unabdingbar sind: die Diskriminanz- und die Clusteranalyse. Daneben finden wichtige strukturprüfende Analysetechniken wie die Varianz- und Kovarianzanalyse sowie Verfahren, die sich mit der Analyse von Häufigkeiten, Gruppen und Beziehungen auseinandersetzen, z. B. die Analyse kategorialer Daten, latenter Klassen oder von Netzwerken, Beachtung.

Wer kausale Zusammenhänge aufdecken und bestehende theoretische Konzepte empirisch überprüfen möchte, greift im Rahmen multivariater Analysetechniken häufig auf regressionsanalytische Verfahren zurück. Entsprechend widmet sich der fünfte Abschnitt des Buches Methoden, die in der empirischen Forschung mittlerweile sehr gängig sind: den Regressionsverfahren für Querschnittsdaten. Die einzelnen Beiträge, die mit 11 Kapiteln den grössten Raum in dem Handbuch einnehmen, geben einen umfassenden und guten Überblick zu verschiedenen regressionsanalytischen Themengebieten, die eine grosse Bandbreite an relevanten Verfahren abdecken. Inhaltlich reichen die Kapitel dabei von einer Einführung in die lineare Regressionsanalyse, über Sonderformen wie logistische, ordinale, multinomiale, robuste Regressionen bis hin zu besonderen Problemen und Herausforderungen (sowie ihren Lösungsmöglichkeiten), mit denen im Auswertungsprozess umgegangen werden muss: Nicht-Linearität und Nicht-Additivität, unbekannte Subpopulationen oder grafische Darstellungen, aber auch adäquate Schätzungen bei Vorliegen verschiedener Ebenen in der Datenstruktur. Doch der sozialwissenschaftliche Forschungsprozess ist nicht auf die Auswertung von Querschnittsdaten beschränkt, sondern kann auch eine zeitliche Perspektive umfassen, deren Analyse mit der zunehmenden Verfügbarkeit von Längsschnittdaten und verbesserter Statistiksoftware immer populärer wird. Konsequenterweise behandelt der abschliessende sechste Teil des Handbuchs dann auch verschiedene Analysetechniken, die für zeitbezogene Daten herangezogen

werden können. Neben den bereits relativ etablierten Verfahren (Paneldaten-, Survival- und Ereignisanalyse sowie Zeitreihenanalysen) werden Methoden vorgestellt, die zwar innovativ, aber bisher nicht ganz so geläufig sind, wie etwa das Matchingverfahren, die Sequenzdatenanalyse oder Wachstumskurvenmodelle.

Die im *Handbuch der sozialwissenschaftlichen Datenanalyse* in den einzelnen Kapiteln beschriebenen Analyseverfahren folgen im Aufbau einem ähnlichen Muster. Zunächst wird das spezifische Verfahren allgemein beschrieben, bevor die statistischen Grundlagen vertiefend aufgezeigt werden. Eine anwendungsorientierte Darstellung des Verfahrens rundet mittels Beispielanalysen die ganzheitliche Darstellung der jeweiligen Methode ebenso ab, wie Diskussionen potentieller und vor allem häufiger Fehler und Probleme, sowie nicht zuletzt kommentierte Literaturempfehlungen zur weiterführenden Vertiefung. Äusserst hilfreich ist ausserdem die Verknüpfung mit der handbucheigenen Homepage (<http://www.handbuch-datenanalyse.de/>). Die Internetseite umfasst die Inhaltsverzeichnisse sowie kurze Zusammenfassungen aller Beiträge, so dass sich die interessierte Leserin/der Leser einen guten Überblick verschaffen kann. Daneben liefert die Homepage für einzelne Kapitel die verwendeten Syntax-Files, zumeist in SPSS oder STATA, welche für die praktische Anwendung und das Verständnis sehr hilfreich sind. Auch die mit dem Internet-Link eröffnete Möglichkeit, Fehler im Buch unter der Rubrik Errata direkt auf der Homepage an die Leserschaft zu kommunizieren, ist ein netter Nebeneffekt (selbst wenn es sich dabei zumeist nur um Marginalien handelt).

Das Handbuch liefert – in Kombination mit den weiterführenden Informationen auf der Homepage – fundierte Einblicke in spezielle statistische Themengebiete, die nicht nur für fortgeschrittene Studierende verschiedener Fachrichtungen hilfreich und von Interesse sind. Auch für Lehrende und Forschende ist das Buch ein gelungenes Nachschlagewerk, das verschiedene Ansprü-

che bedient. Insbesondere ist hervorzuheben, dass das Werk bezüglich seiner thematischen Breite einzigartig ist, da bisher kein deutschsprachiges Handbuch eine so grosse Fülle an Analysetechniken «unter einem Dach» vereint. Da fällt es auch kaum ins Gewicht, dass der ein oder andere Themenbereich fehlt, wie beispielsweise inhaltsanalytische Verfahren oder – anders als der Titel des Bandes nahelegt – die qualitativen Methoden der empirischen Sozialforschung überhaupt. Dennoch ist das Buch innovativ, da neben der Darstellung etablierter Verfahren, die für die Analyse von Quer- und Längsschnittdaten geeignet sind, wie z. B. die verschiedenen Regressionsverfahren, Strukturgleichungs-, Mehrebenen- oder Panelmodelle sowie Ereignisdatenanalysen, viele nicht ganz so bekannte Techniken der Datenbereinigung und -analyse behandelt werden, wie multiple Imputationen, Gewichtung- und Bootstrap-Verfahren, oder aber die Analyse latenter Klassen und das Propensity Score Matching.

Insgesamt besticht das *Handbuch der sozialwissenschaftlichen Datenanalyse* neben seinem reinen Umfang durch die inhaltliche Gewichtung der Themenschwerpunkte, durch die Auswahl der Methoden, die Präzession und Verständlichkeit der einzelnen Vorgehensweisen sowie durch seine Praxisorientierung. Das selbsterklärte Ziel der Herausgeber, gleichzeitig ein «Einführungs-, Überblicks- und Nachschlagewerk» (S. 4) vorzulegen, kann somit als erreicht angesehen werden. Summa summarum ein Handbuch, das nicht nur für die Lehre, sondern auch für den empirisch arbeitenden (Sozial-)Wissenschaftler ein Muss ist.

Dr. Bettina Isengard
Soziologisches Institut
Universität Zürich
Andreasstrasse 15
8050 Zürich
isengard@soziologie.uzh.ch

Leontiy, Halyna. Deutsch-Ukrainische Wirtschaftskommunikation. Ethnografisch-gesprächsanalytische Fallstudien. Wiesbaden: Verlag für Sozialwissenschaften. 2009. 507 S.

Die nähere Betrachtung von Kommunikations- und Handlungsabläufen in der interkulturellen Unternehmensbegegnung hat sich im Hinblick auf die zunehmend global organisierten Strukturen im Wirtschaftssektor als ein populärer Forschungszweig etabliert. Die Arbeitsbeziehungen zwischen West- und Osteuropa, insbesondere als Folge der Markterweiterung in den 1990er Jahren, bilden dabei einen zentralen Untersuchungsgegenstand. In ihrer Dissertation widmet sich Halyna Leontiy diesem vielschichtigen Themengebiet der interkulturellen Wirtschaftskommunikation am Beispiel von deutsch-ukrainischen Geschäftsbeziehungen.

Die Komplexität des Themas und die Fragestellung und Forschungsziele der Dissertation machen eine interdisziplinär und methodisch vielfältig angelegte Herangehensweise erforderlich. Daher zielt die Arbeit mithilfe einer sozialwissenschaftlichen Methodentriangulation darauf ab, «kommunikative Probleme im Arbeitsfeld multinationaler deutschsprachiger Unternehmen (darunter auch Joint-Ventures) in der Ukraine» (19) abzubilden und die «kulturellen Kommunikations- und Handlungsmuster der deutschen und ukrainischen Akteure zu beschreiben und zu erklären» (467). Neben den Erscheinungsformen werden auch die möglichen Ursachen von Kommunikationsschwierigkeiten und Kollisionen kulturspezifischer Verhaltensmuster in den Geschäftsbeziehungen diskutiert. Ein zentrales Anliegen der Autorin ist es dabei, nicht ausschliesslich kulturbedingte Erklärungsmuster zu präsentieren, sondern überdies nach Entstehungsgründen von Konflikten zu suchen, die möglicherweise auf ganz andere Motive zurückzuführen sind. Aus diesem Grund wird eine differenzierte Betrachtung von sozialhistorischen und wirtschaftspolitischen Einflussfaktoren auf die interkulturelle Unternehmensarbeit in

die Analyse mit einbezogen. So sind «der Einfluss des Westens in der postsowjetischen unabhängigen Ukraine (Phänomene der ›Verwestlichung‹), westliche mediale Einflüsse auf die Stereotypenbildung in der gegenseitigen Fremdwahrnehmung und ihre Rolle für die interkulturelle Kommunikation, und nicht zuletzt Veränderungen in den Geschlechterrollen, die sich auch in den Unternehmen zeigen» (19), wichtige Teilaspekte und Themenbereiche der deutsch-ukrainischen Wirtschaftskommunikation, welche die Arbeit miteinander verknüpft.

Die Dissertation ist in drei zentrale Teile gegliedert. Beginnend mit einer Einführung in die theoretischen Grundlagen der interkulturellen Wirtschaftskommunikation in den diversen Wissenschaftsbereichen, liefert sie anschliessend einen umfassenden sozialhistorischen Abriss zur Entwicklung der postsowjetischen Wirtschaft und Gesellschaft, mit besonderem Blick auf die Ukraine. Das methodisch-analytische Vorgehen wird in zwei Forschungsphasen mit explorativen Interviews und ethnografisch-gesprächsanalytischen Fallstudien realisiert. Anhand der erhobenen Daten, wie bspw. aufgezeichnete Mitarbeiterbesprechungen, interne Gespräche, Verhandlungen, aber auch Interviews oder Beobachtungsprotokolle über Geschäftsabläufe, werden die für deutsch-ukrainische Geschäftsbeziehungen charakteristischen kommunikativen Deutungs- und Handlungsmuster rekonstruiert. Auf der Basis der ersten Forschungsphase werden die erarbeiteten Thesen auf die ethnografische Fallstudie, ein Forschungsaufenthalt bei einem Einkaufsbüro in Kiew, übertragen. Damit ist der theoretische Zugang der Arbeit auch durch die erhobenen Daten begründet.

Die Dissertation verortet sich in einem interdisziplinär angelegten wissenschaftlichen Diskurs zu interkulturellen Kommunikationssituationen insbesondere im Wirtschaftsbereich und mit besonderem Blick auf die Unternehmensbeziehungen zwischen Deutschland und der Ukraine. Daher werden zentrale Begrifflichkeiten und zahlreiche theoretische wie auch empirische Studien aus

den Perspektiven diverser wissenschaftlicher Disziplinen und Fachrichtungen vorgestellt und kritisch diskutiert: Ethnologie, Literaturwissenschaft, interkulturelle Pädagogik und Didaktik, Psychologie, Geschichtswissenschaft, Soziologie und Politikwissenschaft, das Forschungsgebiet der Internationalen Beziehungen, die interkulturelle und internationale Managementforschung und nicht zuletzt die Genderforschung. Die Thematik wird ausserdem durch eine umfassende Rezeption der zentralen Literatur zur Osteuropaforschung reflektiert. Denn das Aufeinanderprallen grundverschiedener Wirtschaftssysteme und die gesellschafts-politische Transformation der osteuropäischen Staaten von einer sozialistischen zu einer marktorientiert-kapitalistischen Organisationsstruktur sowie die Übernahme von vorrangig westlich geprägten Kommunikationsstrukturen in den postsowjetischen Osten, beeinflussen noch heute die erfolgreiche Zusammenarbeit und die Geschäftsbeziehungen. Leontiy formuliert als Hypothese, dass sich nicht nur die Nationalkultur, sondern unterschiedliche Wirtschafts- und darin befindliche Geschäfts-, Gesprächs- und Verhandlungskulturen, die in Deutschland und der Ukraine vorherrschen, in der Unternehmenskommunikation niederschlagen. So wird bspw. auch der in der Managementforschung häufig im Cross-Cultural-Communication-Ansatz gebrauchte Kulturbegriff vernachlässigt, der relativ eng gefasst und stark auf nationale Faktoren bezogen ist. Infolgedessen und aufgrund der divergierenden Definitionsansätze von zentralen Begrifflichkeiten in verschiedenen Forschungszusammenhängen werden die für die Arbeit relevanten Termini spezifiziert. Insbesondere die «inflationäre Verwendung» von «Kultur» (32, 34) und die uneinheitliche Behandlung des Terminus «Interkulturelle Kommunikation» in den diversen wissenschaftlichen Disziplinen werden für das Erkenntnisinteresse der Dissertation eingegrenzt. Als Ergebnis stellt die Autorin dem relativ engen Kommunikationsbegriff, der auf die Interaktionen zwischen Angehörigen verschiedener Sprach- und Kulturgemein-

schaften beschränkt bleibt, einen erweiterten Kulturbegriff gegenüber, der auch «Faktoren wie Hierarchie, Machtverteilung, personale Variablen, Geschlecht, Institution etc.» (34) impliziert.

Methodisch bewegt sich die Studie im Bereich der qualitativen Sozialforschung. Die Grounded Theory spielt in den einzelnen Forschungsphasen eine entscheidende Rolle. Deutungsmusteranalysen und sequenzanalytische Interpretationen von «Schlüsselstellen» im Datenmaterial (240, 467) geben Aufschluss über «Situationsdefinitionen und Handlungsorientierungen der jeweiligen Akteure» (240), während die Konversationsanalyse der näheren Betrachtung von Organisationsprinzipien in den authentischen Gesprächsdaten dient. Mit ihren theoretischen und methodischen Zugängen ist die Arbeit daher hauptsächlich «an der Schnittstelle von Soziologie (Kultursociologie, Wissenssoziologie) und interaktionaler Soziolinguistik (Gesprächsanalyse) angesiedelt» (29).

Die vorliegende Dissertation ist ein methodisch fundierter und problemlösungsorientierter Beitrag zur Analyse von Kommunikationsabläufen des interkulturellen Geschäftsalltags und sie gewährt einen beispielhaften Einblick in die Kommunikations- und Handlungsweisen global agierender Unternehmen. Die theoretischen und empirischen Untersuchungsergebnisse beschränken sich dabei nicht ausschliesslich auf die Geschäftsbeziehungen zwischen west- und osteuropäischen Akteuren, sondern liefern mitunter allgemeine Erkenntnisse über die Zusammenarbeit in interkulturellen Teams.

Besonders hervorzuheben ist die von Leontiy empirisch untermauerte Einsicht, «dass nicht alle zwischen zwei nationalen Kulturen entstehenden Kommunikationskonflikte ihren Ursprung tatsächlich in den kulturellen (vor allem nationalen) Unterschieden haben», sondern dass die Kommunikationswege global agierender Unternehmen auch auf organisatorische und personenbezogenen Faktoren zurückzuführen sind und eine

«komplexe und verwobene Struktur» aufweisen sowie «ganz verschiedene Faktoren wie Wirtschaftskultur, politisches System, Hierarchie, Macht, Interessen sowie persönliche Faktoren wie Alter, Geschlecht und Bildung (vor allem Fremdsprachenkenntnisse) eine Rolle spielen» (20). Auch das Konkurrenzgefüge oder das mangelnde Management eines Unternehmens werden als entscheidende Faktoren betrachtet, die zu Konflikten führen können. Die Autorin weist in diesem Zusammenhang darauf hin, dass «Kultur» häufig als Alibi missbraucht wird, um Konflikte zu beschreiben, die insbesondere im Wirtschaftssektor anderen Entstehungsgründen unterliegen.

Auch wenn Leontiy explizit darauf verweist, dass «Interkulturelles Management» nur als «Hintergrundwissen» relevant wird und nicht zum Themenschwerpunkt der Dissertation gehört (109), könnten die Ergebnisse der Arbeit mitunter dabei helfen, Managementschulungen zu verbessern und Empfehlungen für das interkulturelle Managementtraining auszusprechen sowie Konfliktlösungsstrategien für Verhandlungssituationen im Umgang mit Autorität oder auch hinsichtlich genderspezifischer Fragestellungen (bspw. Geschlechterantei-

len in Führungspositionen) zu entwickeln. Darüber hinaus ist die Relevanz der Dissertation auch aufgrund ihrer methodischen Neuorientierung zu betonen. Denn erst die Verknüpfung verschiedener Erhebungs- und Auswertungsverfahren ermöglicht es, nicht nur unterschiedliche Deutungsmuster, sondern auch die darin befindlichen kommunikativen Verarbeitungsstrategien und externen Erklärungsansätze herauszustellen. Anders als in Studien, die mit standardisierten Befragungsmethoden häufig nur neue Stereotype und Klischees erzeugen, wird es hierdurch möglich, problemlösungsorientierte Strategien zumindest aufzuzeigen. Leontiy verfolgt mit ihrer Untersuchung das Anliegen, «die stereotypen Vorstellungen über den ›Osten‹ bei den deutschen sowie über den ›Westen‹ bei den ukrainischen Unternehmensangestellten» (24) hervorzubringen und interpretativ zu bewältigen, um diese schliesslich aufzubrechen.

*Helena Drawert, M.A.
Institut für Interkulturelle Kommunikation
Stiftung Universität Hildesheim
Bühler-Campus, Lüneburger Strasse 3
D-31141 Hildesheim
drawert@uni-hildesheim.de*